

Julieta Solis  
***Le Pioulier***  
ou  
***Mes années Freinet***

préface de Philippe Meirieu



***Amis de Freinet***

Ce livre est dédié à mes petits-enfants,  
Andréa, Marin, Robin, Baptiste et Titus.

Je remercie vivement Hervé Moullé  
qui a tant œuvré pour que ce livre paraisse,  
Sylvain Dufour qui m'a présentée aux Amis de Freinet  
qui l'ont relu minutieusement, l'ont corrigé et édité.  
Je remercie l'APA qui m'a incitée à écrire  
les années les plus lumineuses de mon  
enfance, a reçu ce texte et l'a archivé.

## Crédits photographiques et illustrations

### Photographies

Julieta Solis, 1990 : pp. 10, 100 (en haut) et 208

Titus Stapler : p. 22

Fred Charlin : p. 25

Hervé Moullé, 2005 : p. 100 (en bas)

Renée Charlin : pp. 134, 138, 139

Amis de Freinet : p. 198

Jean Marquis : p. 216

### Peintures et documents

Julieta Solis : pp. 35, 36, 37, 61, 66, 67, 68, 83, 92, 93, 94, 117, 118, 119, 120, 140, 212

### Illustrations de la couverture

Studio Laverton, Nanterre : Juliette pose. Photo destinée à Phüong, printemps 1950

Fred Charlin : extrait de la p. 25, Juliette en 1949

Julieta Solis : Julieta et son chat Roméo en 2009

Association Amis de Freinet : dessin représentant Céléstin Freinet

© Éditions Amis de Freinet – 2014 – [www.amisdefreinet.org](http://www.amisdefreinet.org)  
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9513789-4-0

## PRÉFACE

« Rendre les enfants dignes du respect qu'on leur doit »

Le témoignage de Julieta Solis est remarquable à bien des égards et sa lecture est, tout à la fois, un vrai plaisir, une source infiniment précieuse d'informations et une occasion rare de réflexion...

C'est, tout d'abord, l'histoire d'une enfance de l'après-guerre, dans une société française qui n'est pas si lointaine que cela, mais que, pourtant, nous avons très largement oubliée : les jeunes générations n'imaginent pas ce que représentait alors un voyage en chemin de fer de Paris à Cannes dans un monde sans télévision ni Internet, quand la mixité était encore, pour l'immense majorité des Français, un véritable scandale et qu'une barre de chocolat Cémoi au goûter était, pour l'immense majorité des enfants, un véritable festin. Plus encore, on a oublié à quel point l'éducation était alors corsetée : un moralisme étriqué se faisait passer pour de la pudeur et le respect des convenances prévalait largement sur le respect des personnes. Certes, il y avait André Gide et les surréalistes, mais, en dehors des cénacles éclairés de quelques grandes villes, la tradition et le conformisme verrouillaient encore largement les mentalités et les comportements...

Dans ce cadre, la famille de la petite Juliette représente une véritable exception et Le Pioulier une formidable bouffée de liberté. Il faut lire, ici, en creux, le témoignage de cette enfant sur sa rencontre avec Freinet, pour imaginer le caractère profondément subversif des pratiques éducatives qu'elle nous décrit : car les couleurs de ses dessins comme la lumière de Vence contrastent terriblement avec la grisaille des blouses et la médiocrité assumée d'un système scolaire encore englué dans le 19<sup>e</sup> siècle.

C'est ainsi qu'avec une infinie délicatesse, Julieta nous montre à quel point, au Pioulier, quelque chose de particulier émerge : un autre regard sur l'enfance et sur les enfants, à mille lieues du mépris et de la démagogie, un regard qui fait exister l'enfant dans son présent comme un être, tout à la fois, complet et inachevé. Complet, parce qu'on reconnaît déjà en lui toute la palette des émotions possibles et toutes les dimensions de « l'humaine condition »... mais aussi inachevé et fragile, appelant, tout à la fois, les adultes à leur devoir de protection

## PRÉAMBULE

C. Freinet et son épouse Élise ont beaucoup écrit et développé leurs théories dans maints volumes. Madeleine Bens-Freinet, leur fille, a fait paraître une très intéressante biographie de ses parents, bien documentée. On peut y découvrir l'évolution de leurs pensées et la nature de leurs combats. Nombre de chercheurs, de spécialistes et d'enseignants se sont penchés sur la « méthode pédagogique » de Freinet. Mais, ses élèves, quant à eux, ont très rarement pris la parole.

Mon projet initial, longtemps laissé en friche, était de retrouver ces « enfants de Freinet » et, plus particulièrement ceux qui avaient partagé avec moi les joies de la vie au Pioulier, en bénéficiant de l'enseignement novateur de l'École Freinet, afin de réaliser avec eux une œuvre collective. J'avais souhaité leur donner la possibilité de s'exprimer, dans un ouvrage où se seraient échangés et confrontés les souvenirs, les expériences de chacun. Là, nous aurions pu réfléchir sur la façon dont Freinet avait éclairé notre vie, transformé le regard que nous portions sur le monde et sur nous-mêmes. Cela avait-il orienté notre destinée ? Nos existences d'adultes en avaient-elles été, si peu que ce soit, changées ?

Les anciens du Pioulier se sont retrouvés, se sont réunis. Mon idée a été bien accueillie... Un livre est né, à la suite de ces rencontres, fait à base de questionnaires et d'interviews. Je n'y ai pas participé, l'esprit qui présidait à son élaboration étant trop éloigné de ma propre conception.

Lors des célébrations du centenaire de la naissance de Freinet, je rencontrai, le 16 octobre 1996, Christiane Cohen, elle-même pensionnaire au Pioulier en 1937. En cette occasion, elle évoqua Papa Freinet d'une façon intelligente et sensible. Par elle, j'appris l'existence de l'A.P.A. (Association pour l'Autobiographie et le Patrimoine Autobiographique). Il m'apparut alors que l'occasion m'était offerte de ne pas laisser perdre le témoignage de mon propre séjour à Vence. C'est ainsi que j'ai entrepris de rédiger ce texte, profitant d'une longue période de chômage...

Dans ce récit, je me suis refusée à trier ou élaguer les souvenirs de la petite Juliette. L'enfant que j'étais alors a voulu conserver au long des années cette mémoire vivante. J'ai seulement tenté de lui rester fidèle. Quelques lettres et quelques documents m'ont aidée à rester au plus près de la réalité chronologique. La subjectivité de la petite fille, le travail du temps et le regard de l'adulte qui tenait le stylo n'ont certainement pu éviter les inexactitudes, les altérations, les confusions...

Ce texte est donc le témoignage d'une « enfant de Papa et Maman Freinet » des années cinquante.

C'est délibérément que je n'ai pas exprimé ici en quoi Freinet a pu, par delà les années, exercer une influence sur mon évolution et sur ma vie de femme. Ce serait là pénétrer dans une trop complexe et trop longue histoire.

Une autre histoire...



L'École Freinet du Pioulier, à Vence, Alpes-Maritimes.

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Au début de l'année 1949, mon anorexie était devenue un problème insurmontable pour ma famille et tout notre entourage. Peut-être avait-elle atteint un paroxysme ? Peut-être la patience de mes parents avait-elle atteint son degré limite de saturation ?

Entrant dans ma dixième année, j'avais quitté la petite enfance, dépassé « l'âge de raison », sans me dégager de la maladie, m'y enfonçant chaque jour davantage. J'étais alors une petite fille plutôt vive, d'une extrême maigreur, tout entière concentrée sur la terreur qui m'anéantissait à l'approche de chaque repas.

Et chaque repas prenait un temps infini. Je passais tant d'heures à table, qu'on aurait pu me croire clouée à mon tabouret pour la journée. L'assiette pleine me rebutait. Seules la contrainte et la peur pouvaient me décider à porter la fourchette à ma bouche...

Je m'efforçais de penser à autre chose, m'absorbant sans relâche dans le dessin de la toile cirée bleue à carreaux, cherchant un recours dans le décor familial de la cuisine : le parquet dont certaines lames de sapin étaient devenues blanches à force de lavages et de grattages à la paille de fer, les hauts placards aux portes de chêne dont je mémorisais le contenu pour me distraire de mon assiette.

Je tournais et retournais dans ma bouche la viande inlassablement mastiquée .....

À ma gauche, un grand placard. Sur le côté y étaient accrochés les torchons : **VERRES, ASSIETTES, COUVERTS, CASSEROLES**, décalés d'un cran, chaque lundi, jour de lessive. En une ronde immuable, le plus sale, noirci par les casseroles, étant enlevé, on lui substituait le torchon des couverts, lui-même remplacé par celui des assiettes qui recevaient pour la semaine à venir le linge peu souillé des verres pour lesquels on déplaçait une toile propre et douce, non pelucheuse.

Je mâchais, je mâchais. Les yeux débordant de larmes, je refoulais la nausée. En vain, je m'efforçais d'avalier ce mâchouillis sans saveur, dont tout le suc était extrait .....

quadrillée. Je savais écrire, mais je n'avais jamais pris librement un crayon pour dessiner...

« Une maison », a dit la dame gentille. J'ai choisi un crayon au hasard et j'ai entrepris de reproduire notre grande maison de Nanterre, en coupe. Je m'appliquai. Cela prit du temps.

Satisfaite de moi, j'avais essayé de ne rien oublier, de représenter tous les meubles dans les pièces. Mais je n'avais pas terminé et déjà la dame venait me chercher. J'aurais voulu finir, emporter mon ouvrage pour le montrer à Titus et à Babouchka.

J'étais déçue. Je me plaisais dans cet endroit calme où se jouait une lumière agréable. La dame m'a posé quelques questions, m'a fait découvrir des animaux et des personnages dans des taches d'encre, puis j'ai dû partir avec un sentiment de regret. Je n'avais pas eu assez de temps pour terminer ma maison, et puis je me sentais si bien...

Beaucoup plus tard, j'ai su que c'est à la vue de ce dessin et à l'analyse des tests effectués ce jour-là, que les psychologues et Yvonne Momont avaient pris la décision de m'éloigner du milieu familial qui m'était néfaste.

Je pense que j'étais aussi néfaste à Titus et Babouchka qu'ils l'étaient pour moi.

\*

Et l'on parla de Freinet.

C'est Yvonne qui avait convaincu mes parents de m'envoyer chez Freinet, dont ils avaient eu l'adresse par une amie, Laurence Lentin : la séparation, le climat méditerranéen et l'enseignement très particulier de ce pionnier de la pédagogie ne pourraient que me faire du bien et, peut-être, me guérir.

Célestin Freinet était « un copain du parti » qui avait fondé à Vence, dans le Midi, une école fort singulière, selon des principes éducatifs totalement nouveaux adaptés aussi bien aux petits écoliers classiques qu'aux gamins difficiles.

De nombreux enfants, filles et garçons, car l'École était mixte, venaient tenter d'oublier chez lui de pénibles situations familiales, en suivant une scolarité qui, si elle n'était pas conventionnelle, permettait toutefois d'aborder toutes les matières rendues obligatoires par le programme de l'Éducation Nationale.

Yvonne Momont, la si gentille dame aux cheveux bouclés, m'a expliqué que j'allais partir pour une école où les enfants étaient libres.

### III

Au début du mois de juillet, je pris le train pour Cannes, profitant du voyage d'un garçon de mon âge, Gérard Touton, accompagné par son père. Celui-ci qui travaillait à la S.N.C.F. était un homme grand, mince et agréable. Mais je me souciais peu de mes compagnons, absorbée par ce que le trajet m'offrait d'étonnements. Jamais je n'étais allée aussi loin.

Une nuit plus tard, dans ce train, commençait la véritable aventure : pour la première fois, nous allions voir la mer !

On nous ouvre la fenêtre ; il faut prendre garde aux escarilles. Un vent incroyablement chaud et odorant nous fouette le visage. C'est une caresse si forte qu'elle me fait tourner la tête !

Tant de parfums, comme si l'air en devenait palpable. Dans une bouffée l'odeur puissante des pins et le crissement étourdissant pour mes oreilles de petite banlieusarde, du chant des cigales !

C'est le papa de Gérard qui nous renseigne, car jamais je n'aurais imaginé un son pareil, aussi riche, comme une exaltation du bonheur. C'est lui encore qui nous prépare à la surprise, nous fait tendre nos regards vers l'horizon.

Derrière cette colline ?... Non... Celle-ci, peut-être ?... Après ce tournant-là ?

Au sortir d'un bosquet de pins parasols, LA VOILÀ ! Une mince ligne bleue, à peine distincte du ciel ; puis, plus dense, prise dans une anse de rochers. Juste entrevue et aussitôt perdue ; mais pour nous, déjà, pleine de promesses et d'émerveillements. Nous attendons encore, à peine frustrés, tendus à l'extrême, tous nos sens à vif, réceptifs au plus petit changement de l'atmosphère ou du paysage.

Enfin, nous nous dégageons d'un escarpement, et la voici vraiment qui s'offre à nos regards avides. Elle s'étend sous nos yeux, majestueuse, calme et apparemment indifférente.

LA MER ! La Méditerranée.

Nous la buvons des yeux avant de pouvoir y goûter. Nous sommes le bonheur. Elle est la liberté, infinie, qui nous est donnée, la beauté que nous recevons comme un cadeau.

Le papa de Gérard nous a promis qu'en arrivant à Cannes nous pourrions la toucher, la boire. C'est salé, la mer...



Mais comment le croire ? Quel genre de salé ? Bientôt, le vent nous donne un début de réponse : sur nos lèvres, il a déposé un léger goût saumâtre.

L'arrivée à Cannes, la gare, les bagages, tout cela je l'ai oublié. Je nous vois seulement, Gérard et moi, courant vers cette mer tant désirée. Le contact du sable, sous nos pieds hâtivement déchaussés, la fraîcheur de l'eau qui entoure nos chevilles, nos mollets. Nous y plongeons les mains, suçons nos doigts pour la goûter enfin, assoiffés...

Salée ! Pas de grimace. Pas de déception.

Très salée... Avec un petit goût... Mais pas trop froide à nos pieds sensibles.

Malgré le plaisir que nous y prenons, vite, il faut lui tourner le dos : on nous attend. Enivrée par tant de sensations, l'esprit engourdi par les émotions et la fatigue du voyage, je m'abandonne à la légère angoisse d'ignorer ce qui va se passer, ne prêtant plus guère attention à l'instant.

\*

Nous sommes enfournés dans la camionnette de Célestin Freinet. Les adultes sont devant. Nous deux à l'arrière, au milieu d'un bric-à-brac de matériel, de cageots... Nous nous endormons un peu.

La route serpente, étroite, bordée d'arbres qui me sont inconnus. J'oublie d'avoir mal au cœur en voiture, malgré les virages. Je vois des fleurs partout. Leur senteur et celle des pins pénètrent dans l'automobile dont toutes les vitres sont baissées. Le chant des cigales se fait plus intense lorsque nous abordons une série de lacets serrés. Ça grimpe et tourne de plus en plus. Un dernier tournant me fait tomber sur Gérard, une dernière montée, et l'on s'arrête.

Nous sommes parvenus au Pioulier : une colline à quelques kilomètres de Vence, sur laquelle est construite l'École Freinet.

**NOUS SOMMES ARRIVÉS !**

Timides et chancelants, nous posons pied-à-terre. L'air est chargé du parfum lourd des fleurs, frémissant du bruissement des insectes et du chant des oiseaux à l'approche du soir.

Un cri émerge, s'amplifiant rapidement, poussé par dix, trente, quarante bouches, accompagné du martèlement de pieds nus sur un sol dur : « PAPA FREINET ! PAPA FREINET ! »



Le chêne et l'escalier qui conduit au dortoir des filles.



Au creux du chêne.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Descendue du train à Cannes le jeudi matin, je passai deux jours et deux nuits chez Papa et Maman Freinet. Baloulette vivait auprès de ses parents, en compagnie de Toti, une ancienne élève espagnole de l'École. Les deux jeunes filles, sensiblement du même âge, offraient un étonnant contraste.

Baloulette avait le teint clair d'Élise, mais les cheveux d'un blond chaud. Grande, rêveuse, elle m'apparaissait comme un être poétique, plus soucieuse d'art et de lecture que d'action.

Toti, très jolie, très brune, aux courbes douces et sensuelles, me plut immédiatement par sa gaîté et sa vivacité. Ainsi que la plupart des enfants, j'étais attirée par la beauté.

Elle me manifesta de la gentillesse et je me pris pour elle d'une affection spontanée et confiante. Dans ses yeux d'un noir intense, je puisais rire et tendresse. Je fus triste de la quitter quand arriva le samedi. J'espérais vivement que Toti viendrait bientôt nous rendre visite au Pioulier, et me consolai de cet espoir qui fut pourtant déçu.

En route pour Vence, dans la vieille auto surchargée, je m'émerveillai de découvrir ma Provence si richement fleurie, odorante et bruyante. Il faisait chaud et la joie de cette nature porteuse de tous les amours de vies innombrables s'exprimait dans le ciel par les cris des martinets en un ballet strident.

Quel contraste avec le printemps parisien à peine ébauché !

Impatiente de poser mes pieds nus sur le sol de mon territoire retrouvé, je me plaisais à imaginer la surprise que je ferai à mes amis en leur présentant la merveille venue de Nanterre.

Câline remporta un succès manifeste, tel que j'avais pu le souhaiter.

Papa Freinet m'emmena dans son atelier, ouvert sur la Cagne broussailleuse, et chercha une caissette en bois, ni trop exiguë, ni trop vaste, pour lui faire un lit douillet que je pourrai conserver auprès de moi. Je serrai tendrement dans mes bras son petit corps chaud et soyeux. Un outil tomba avec fracas, l'effraya et elle s'échappa brusquement. J'eus grand-peur de la perdre tant elle se faufilait vite dans le précieux désordre et le bric-à-brac de matériaux divers. J'étais



Camp de Vallouise. Je mange. Renée Charlin distribue les repas.

## LE VIEUX CHALET

Tout seul,  
Très vieux,  
Là-haut, sur la colline, tout gris, tout vieux dans la verdure,  
Là est le chalet.  
Quelques chaumes sèches  
Sont restées entre les tuiles violettes de son toit percé.  
Sous ce toit aux poutres pourries,  
Il y a deux pièces.  
Elles sont vastes et humides.  
Sur le sol,  
La terre battue s'effrite.  
De la paille et du foin nichent ça et là dans les creux.  
De grandes plaques d'ardoises protègent le sol.  
Les pierres du mur sont disloquées.  
De simples trous servent de fenêtres,  
La porte en bois vermoulu du vieux chalet ne tient plus.  
Malgré qu'il paraisse abandonné, ce chalet est habité  
Par les bêtes de la montagne,  
Et quand aucun curieux ne regarde,  
Raigne une grande gaité.

J.S. 11 ans



Souvenir de Vallouise.

## VI

Et je retournai à Nanterre.

Sur un nuage gris je quittai Vallouise, les amis, la montagne, Papa et Maman Freinet, la Mémé.

Triste de laisser derrière moi ce moment privilégié de notre enfance, j'étais dans le même temps inquiète et heureuse de retrouver mes parents, ma maison.

Dans le train, pas de place assise pour moi. J'étais montée dans un wagon réservé à une colonie de la S.N.C.F. Je me préparai à passer le temps du voyage dans le couloir, assise sur ma valise, et m'absorbai dans les détails du paysage qui défilait sous mes yeux. bercée par la lancinante musique, les rythmes haletants du train à vapeur, grondant, crachant comme un dragon bonasse et pressé, j'allais tomber dans une opaque torpeur quand le contrôleur me fit lever. Empoignant ma valise, il me demanda de le suivre, se frayant un chemin parmi les passagers au long des couloirs, voiture après voiture, pour me pousser à la fin dans un compartiment de première classe où restait une place vacante. Je m'assis au milieu d'adultes renfrognés. Aucun ne m'adressa la parole. Ainsi, gagnée par l'ennui ambiant, je m'endormis vite, échappant à la nostalgie des vagabondages en montagne et de la joie de vivre en fuite au bout du rail.

Titus et Babouchka m'attendaient à la descente du train, ravis de me retrouver gaie et bronzée. Mes cheveux avaient pris au soleil la couleur blonde de la paille dans laquelle j'avais dormi.

Dans le compartiment de troisième classe qui, de la gare Saint-Lazare, nous ramenait à Nanterre, je leur montrai mes photos. Ils gardèrent l'enveloppe. Cette même enveloppe que je retrouverai dix ans plus tard, photos éparpillées parmi divers papiers appartenant à Titus. Deux clichés manquaient.

Des sentiments mêlés accompagnaient mon retour dans l'univers des grandes personnes. Si je recherchais les manifestations de tendresse, j'étais encore intérieurement illuminée par le soleil des Alpes et celui de la chaude Provence qui avaient jeté sur ma vie une clarté dont les effets ne pourraient jamais être totalement effacés.

On me fit fête à la maison, mais progressivement je fus replongée dans la grisaille crépusculaire des contraintes, où s'étendait l'ombre d'un pouvoir et d'une morale arbitraires.

Définitivement, je me vis attribuer la minuscule chambre-lingerie.

## TROISIÈME PARTIE

### I

Impatiente de retrouver les impressions de mes premiers voyages, je me suis élancée vers la fenêtre ouverte du couloir. Il faut que je surprenne la première apparition de la mer. Heureusement, je me suis éveillée tôt et maintenant je guette entre les escarpements le moindre scintillement d'azur. Je savoure d'avance la joie de la découverte.

Le train file, siffle, fume et roule son tonnerre entre les collines rocheuses. Le vent du large vient gifler mon visage mais je reconnais sur mes lèvres son baiser au goût de sel.

Mes poumons paraissent près d'éclater tant j'aspire avec force l'air qui embaume. Le soleil déjà chaud exalte le parfum de résine des pins maritimes, accrochés de toutes leurs racines à la roche dorée. Parfum porteur de mille souvenirs.

LA MER ! La voilà. J'écarquille les yeux. C'est bien elle. Je la sens accueillante, secrète et tendre, d'un outremer sombre qui tranche sur la transparence de pastel du ciel matinal.

La mer. Elle se glisse sous mes paupières, emplit mes yeux et déborde, mais une rafale de sons frappe mes oreilles, m'enveloppe tout entière de son crépitement aérien : le chant des cigales. Le bonheur est à portée de main. Quelques heures, à peine. Je vais le toucher, enfin.

Il m'a fallu attendre un peu avant de rejoindre Vence. Courte halte à Cannes après les retrouvailles avec Papa et Maman Freinet. Je ne les trouvais pas changés par cette année passée sans moi. Ils m'ont tout de suite entourée de leur gentillesse, de leurs sourires, mais ont vite été emportés par un tourbillon de travail, submergés, par les livres, les brochures, les cliquetis de machine à écrire. Balouette était à la maison, mais pas Toti, mariée au début de l'année 1951 avec José-Luis. J'ai accueilli cette nouvelle avec une joie réelle, mais ma déception l'était tout autant de ne pas les revoir.

Balouette a cherché des vêtements légers dans ma valise, car j'avais bien trop chaud dans ma robe parisienne. Après un bon déjeuner végétarien, elle m'a emmenée faire quelques courses en ville. De toute évidence, l'été s'était installé depuis longtemps déjà à



Les Freinet au Pioulier.



## ANNEXES

Une lettre de Laurence Lentin

Une lettre de Madeleine Bens-Freinet (extraits)

La rencontre Julieta - Amis de Freinet, par Sylvain Dufour

## TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Philippe Meirieu .....	3
Préambule .....	9
Première partie .....	11
Deuxième partie .....	101
Troisième partie.....	163
Annexes .....	217
Une lettre de Laurence Lentin .....	218
Une lettre de Madeleine Bens-Freinet (extraits) .....	220
La rencontre Julieta - Amis de Freinet, par Sylvain Dufour .....	221
Table des matières .....	225

### Liens internet pour prolonger le livre

De nombreuses sources, commentaires et contributions peuvent être consultés dans le dossier que le site web de l'association Amis de Freinet consacre à Julieta Solis.

**[www.amisdefreinet.org/solis](http://www.amisdefreinet.org/solis)**

Vous trouverez aussi un dossier consacré à l'École Freinet de Vence.

**[www.amisdefreinet.org/ecolefreinet](http://www.amisdefreinet.org/ecolefreinet)**

Cet ouvrage a été imprimé  
en mars 2014  
par l'imprimerie Lepetit à Mayenne.

Lecture, correction, conseil : Les membres du Conseil  
d'Administration de l'association Amis de Freinet.

Mise en page : Hervé Moullé.

Imprimé en France



**1949.** Juliette a dix ans et souffre d'une sévère anorexie mentale. Elle doit s'éloigner de sa famille. Son milieu, sans doute toxique pour elle, fait que la maladie s'aggrave. On conseille à ses parents de la mener à Vence, à l'École Freinet. Au Pioulier, Juliette découvre la liberté, l'univers des enfants, la pédagogie de Célestin Freinet et de son épouse Élise... La fillette s'ouvre au monde, à la beauté, à toutes les nourritures. Tout l'émerveille, l'intéresse et l'émeut. Elle se découvre elle-même et découvre son rapport aux autres. Les Freinet lui permettent de suivre désormais son chemin personnel.



**1998.** Julieta dépose ses souvenirs du Pioulier à l'APA (Association pour l'autobiographie et le Patrimoine Autobiographique, 01500 Ambérieu-en-Bugey), après la rencontre au Centre Beaubourg en 1996, de Christiane Cohen, élève de Freinet en 1937.



**2013.** Le texte est confié à l'association Amis de Freinet qui décide de l'éditer. Dans la préface, Philippe Meirieu apporte son éclairage pour la lecture de ce récit.

L'association **Amis de Freinet** fut créée en 1969 par des militants pour garder vivace au sein de son Mouvement le souvenir du fondateur Célestin Freinet. Elle a pour but de perpétuer, en liaison avec toutes les associations du Mouvement Freinet français et international, par les moyens les plus efficaces, le souvenir du grand pédagogue Célestin Freinet, son oeuvre pédagogique, philosophique, sociale et politique et de faciliter aux chercheurs l'accès à tous les documents témoignant de cette oeuvre et du Mouvement qu'il a fondé. Composante du Mouvement Freinet international, elle est membre de la FIMEM (Fédération Internationale des Mouvements d'École Moderne) depuis 2012. L'association est reconnue d'intérêt général. [www.amisdefreinet.org](http://www.amisdefreinet.org)

#### Illustrations de la couverture

Studio Laverton, Nanterre : Juliette pose. Photo destinée à Phuong, printemps 1950.

Juliette en 1949, Julieta et son chat Roméo en 2009, dessin représentant Freinet.

ISBN : 978-2-9513789-4-0

14 €